

Aharon Appelfeld
DES JOURS D'UNE STUPÉFIANTE CLARTÉ
Traduit de l'hébreu par Valérie Zenatti
Paris, Éditions de l'Olivier, 2018, 272 p.

Ysabelle Lacamp
OMBRE PARMİ LES OMBRES
Paris, Éditions Bruno Doucey, 2018, 192 p.

Hans-Jürgen Greif
Université Laval

Après la prison, vaincre la peur

Presque tous les romans et nouvelles d'Aharon Appelfeld parlent de sa vie avant et après la Shoah, de la culture yiddish et de la reconstruction de l'existence des survivants après la Seconde Guerre mondiale. L'auteur, décédé le 4 janvier 2018, a toujours souligné qu'il laissait à d'autres les souvenirs des camps alors que lui, parle de la vie des *shetl* dont il est issu et le sort de ceux qui ont échappé à l'extermination. Souvent, les personnages de ses récits, qui hésitent entre le roman et la réflexion sur la condition des juifs, sont proches de lui, à commencer par Theo Kornfeld, au centre de ce roman, paru en 2014, et traduit de façon magistrale, je dirais même *congéniale*, par Valérie Zenatti.

Comme c'était le cas pour Appelfeld, la langue maternelle de Kornfeld est « le doux parler viennois ». L'auteur et Theo ont appris le yiddish dans la version dominante en Transnistrie¹. Tous deux ont perdu leur mère dès les premières rafles nazies et ont été séparés de leur père à l'arrivée au camp. Si Appelfeld a pu s'évader et survivre pendant la guerre grâce à des individus appartenant à des milieux interlopes et paysans, Theo a été libéré par l'armée soviétique devant laquelle fuyaient ses geôliers nazis. Il doit la vie au soutien et à l'extraordinaire solidarité des autres prisonniers qui l'ont soigné quand il tombait malade, se sont privés de pain pour le nourrir, ont dissimulé sa faiblesse physique pour empêcher qu'un gardien ne l'abatte (un détenu inapte à travailler était immédiatement supprimé).

¹ N'oublions pas qu'il y a de nombreuses variantes du yiddish, nées du contact entre la diaspora juive et ses pays avoisinants ; ici, l'Empire austro-hongrois et la Roumanie. Appelfeld a appris l'hébreu lors de son arrivée en Palestine, en 1946, une langue durement acquise qui devient sa langue adoptive et dans laquelle il rédige son œuvre.

Le camp, malgré ses conditions effroyables, donnait tout de même un cadre strict au déroulement des journées. Après la libération, il n'y a plus eu de restrictions ni d'ordres à recevoir. Nombreux sont ceux qui se sentaient incapables de prendre le chemin du retour ; ils préféreraient se joindre aux camarades et changer souvent de bivouac sans oser retourner à la maison. Que vont-ils y trouver ? Et qui ? Certains d'entre eux ont appris que l'occupant a distribué leurs biens, qu'aucun membre de leur famille n'a survécu. Souvent, ils se heurtent à un antisémitisme larvé. Ils ont si peur du « monde d'hier », pour reprendre le titre de l'autobiographie de Stefan Zweig (1942, posthume), qu'ils ne peuvent ni avancer ni reculer mais tournent en rond, non loin du camp qui a pourtant failli leur être fatal.

Séparé de son groupe, Theo vit un moment charnière dans son évolution après le camp. C'est un changement brusque, imposé par les circonstances, qui transforme sa vie et la perception de son avenir. Il s'agit du même glissement que l'on retrouve dans toute l'œuvre de Kafka, comme cette chute que fait le personnage central du *Chasseur Gracchus*, ou le réveil de Gregor Samsa dans *La métamorphose*, ou encore l'instant où le dard perce le front de l'officier qui veut plonger, comme les condamnés à mort, dans « la vérité » au moment de périr sous la machine détraquée (*Dans la colonie pénitentiaire*)². Theo, quant à lui, entame un long pèlerinage pour retrouver sa mère Yetti, à Sternberg, petite ville pittoresque autrichienne. Pour le jeune homme de vingt ans, Yetti est et sera toujours la mère aimante, une très belle femme élégante, fantasque, imprévisible, capable de partir en voyage, elle et Theo, délaissant sa maison et son mari Martin, libraire effacé, taciturne, que Theo ne voit qu'en fin de soirée et avec qui il a peu d'affinités. Les icônes chrétiennes sont la grande passion de Yetti. Elle les admire dans les monastères, les abbayes, les chapelles ainsi que chez elle. Si l'organiste joue du Bach, elle se sent au paradis. Mais cette passion cause la ruine de son mari ; sa femme demeure parfaitement insensible aux timides reproches que Martin lui adresse. L'image de Yetti, qui se matérialise dans les rêves, soutient Theo pendant les trois années passées au camp. Ses mots, ses gestes l'accompagnent pendant les travaux forcés. Longtemps, il évacue de sa mémoire le moment où, atteinte de folie, elle quitte son foyer pour vivre d'abord avec sa sœur, ensuite dans une maison de retraite religieuse, chrétienne.

Le chemin de Theo est constitué de rencontres qui lui sont de pierres blanches indiquant la route à prendre. La plus significative est sans doute celle de Madeleine Herzig, gravement malade,

² Rappelons qu'Appelfeld a été fortement influencé par Kafka.

qu'il accueille dans une baraque abandonnée par des soldats allemands. Elle lui révèle son amour pour Martin qu'elle a fréquenté à l'école secondaire. Par elle, il découvre son père pour lequel il commence à éprouver un sentiment filial très différent de celui envers Yetti. « Le camp nous a tous changé, dit Madeleine. Avant les camps, nous ne savions pas discerner l'éphémère de l'immuable. À présent nous avons une autre compréhension des choses. » C'est précisément ce qui arrive à Theo quand il émerge au camp de « ces années à moitié éveillées » : il *comprend* pourquoi Martin n'a pas pu s'opposer au comportement erratique de sa femme. Dès cet instant, son père l'accompagne autant que sa mère. Prenant congé de Madeleine à l'hôpital, Theo espère retrouver ses parents à Sternberg, jusqu'au moment où il voit, en rêve, l'arrestation de Yetti. (Ajoutons ici qu'Appelfeld a retrouvé son père en 1957.) Cependant, d'autres personnages l'attendent sur son chemin. Certains, comme cet étranger hongrois qui s'était converti au catholicisme pour éviter l'arrestation, ressemblent au père³. Ou encore Mandel Dorf, l'homme fort du camp, fidèle à sa religion, qui ne supporte pas la violence. Quand un prisonnier est sauvagement battu par un gardien, il se jette sur ce dernier et l'étrangle. Avant que les autres gardes ne l'abattent, il crie, nouveau Samson : « Que mon âme meure avec mes ennemis ! »

Ce *Bildungsroman* s'étend sur un laps de temps assez court du pèlerin qui, pour paraphraser Dante, « s'est trouvé dans une sombre forêt, ayant perdu le bon chemin ». Quand des passeurs lui offrent de l'accompagner jusqu'à la frontière autrichienne, Theo a terminé son apprentissage. Il est prêt à assumer la vie qui s'ouvre devant lui.

*

L'essai d'Ysabelle Lacamp sur la fin de Robert Desnos rejoint souvent le roman d'Appelfeld. Robert Desnos, immense poète issu du surréalisme et de l'entourage immédiat de Breton, est mort du typhus, le 8 juin 1945, au camp de Terezín⁴. Il arrive dans un cauchemar comme il n'en a pas vécu encore : des milliers de juifs, pour la plupart des Tchèques, Autrichiens et Allemands, y ont été emprisonnés et exécutés. Pour d'autres, il s'agissait d'un camp de transit, avant d'être envoyés à l'est. Faisant partie d'un groupe de la Résistance, Desnos a été arrêté par la Gestapo à Paris, le 22 février 1944. Un mois plus tard, il est transféré au camp Royallieu de

³ La même situation se trouve dans le roman *Le Temps des prodiges* (1978 [v.f., 1985]) et dans l'autobiographie de l'auteur, *Histoire d'une vie* (1999, [v.f., 2004], Prix Médicis étranger 2004).

⁴ En allemand : Theresienstadt, une ville garnison-forteresse fondée par l'empereur Joseph II à la fin du XVIII^e siècle. À l'époque nazie, elle faisait partie du Protectorat de Bohême et Moravie.

Compiègne, ensuite à Buchenwald, à Flossenbürg et enfin à Flöha, où il travaille à la fabrication de matériel de guerre. Devant l'avancée des troupes soviétiques, Flöha est abandonnée et Desnos arrive à Terezín à la fin du mois d'avril 1945. Comme il n'est ni juif ni communiste, sa conjointe Youki Fujita, la fille de Tsuguharu Fujita, célèbre peintre japonais naturalisé français, a obtenu de la police allemande que Robert soit rayé de la liste des convois partant pour la Pologne. Il semble cependant que le journaliste Alain Laubreaux, ennemi juré de Desnos et nazi dans l'âme, ait insisté auprès des autorités militaires allemandes pour que Desnos soit déporté.

Si l'on veut sonder l'ignominie et l'hypocrisie de l'appareil administratif nazi, il importe d'élucider les circonstances dans lesquelles Desnos est arrivé en Bohême, car les horreurs découvertes à la fin de la guerre font oublier ce qui est arrivé au poète à sa dernière destination. L'immense prison qu'était Theresienstadt/Terezín prouve les machinations meurtrières établies par la Reichskanzlei.

En novembre 1940, le régime avait ordonné l'évacuation de la population civile de Theresienstadt, désignée comme futur camp de concentration. En mai 1944, 7 500 prisonniers sont envoyés à Auschwitz, suivis, à l'automne, d'un contingent de 18 000 détenus. Entre les deux convois se situe la visite officielle du Comité de la Croix-Rouge internationale, acceptée par le régime nazi dès le printemps 1943 dans le but de faire taire les rumeurs voulant que les camps soient en réalité de gigantesques prisons, terrifiantes, aux conditions de vie inacceptables : surpeuplées, insuffisante et mauvaise nourriture, règlements draconiens, sans hygiène de base ni aide médicale. Depuis la fin de l'année 1943, les travaux d'embellissement de la ville-forteresse devenue camp de « travail » vont bon train. Tout le ghetto, rebaptisé « Habitat juif », y travaille : on construit des bains publics (sans égouts), une école (aucun cours n'y sera jamais donné), une « Banque du gouvernement autonome juif » avec sa propre devise (des couronnes imprimées à la hâte), une pharmacie, un cabinet de médecin-chirurgien, une crèche, une maternelle, des magasins où les « bénéficiaires » font semblant d'acheter ce que bon leur semble, un bureau de poste, des cafés, des salles de concert, même un opéra où, dans l'après-midi du 23 juin, jour de la visite, est jouée une œuvre pour enfants. Malades et handicapés ont disparu. En passant dans les rues, les envoyés de la Croix-Rouge notent les confortables appartements au rez-de-chaussée, décorés avec goût. Les délégués, deux Danois (d'où les couronnes comme devise, alors que seuls 466 détenus danois se trouvent dans l'enceinte parmi des milliers d'étrangers) et un Suisse, sont accompagnés par de hauts fonctionnaires nazis et le président du conseil des sages juifs, Paul

Eppstein. Les visiteurs ne voient que des maisons bien tenues et des promeneurs souriants, convenablement habillés et nourris. Sans arriver à percer la supercherie, les rapports des Danois demeurent neutres. Seul le délégué suisse se laisse berner. Il souligne la générosité et l'humanisme du régime face aux prisonniers et qualifie Terezín de « camp d'aboutissement » (*Endlager*). D'ici, aucun convoi ne part pour un autre *Lager*⁵. Malgré sa grossièreté, calquée sur les villages de Potemkine, la ruse nazie a généré le résultat escompté.

Pour mieux représenter la situation dans le ghetto vu *de l'intérieur*, Lacamp choisit de faire intervenir un personnage fictif, Leo Radek. Faisant preuve d'une maturité précoce, il est l'un des enfants qui ont survécu à la brutalité nazie. C'est lui qui, ignorant l'identité du Français au regard mystérieux (« L'homme aux yeux d'un lac profond »), le choisit comme ami. Le garçon décrit par où Desnos a passé et devine que le parcours de son vis-à-vis a été semblable à celui de ceux et celles qui ont quitté le ghetto pour l'est. Comme Desnos, l'enfant a décidé de ne pas céder à la peur. Au lieu de quitter l'enfer dans lequel il a vécu, il aide les équipes de secours à soigner les pestiférés qui ne cessent de mourir dans la citadelle. Lacamp lui fait dire des phrases d'une grande vérité quoique trop belles peut-être pour être formulées par un enfant : « La peur est une seconde peau, plus résistante qu'une armure ». Cependant, n'oublions pas que l'inspiration lui vient du poète que le hasard et la cruauté humaine ont fait échouer à Terezín. Desnos apprend que « ce petit Tchèque qui siffle un air de jazz dans cette Babel du désespoir » — superbe image parmi tant d'autres, créée par Lacamp— est arrivé il y a trois ans au camp avec son père, sa mère, sa sœur. En écoutant le récit de Leo, celui d'une « enfance saccagée, piétinée », et son immense chagrin d'avoir été séparé de son père, Desnos est ramené à sa propre enfance, heureuse. En même temps, les mots de Leo lui montrent son immonde condition et il se rappelle ses vers prophétiques « Pourtant pensez à ceux qui sont muets et sourds / car ils sont morts, assassinés, au petit jour », tirés du poème « Le réveil », dans *Contrée*, 1944. L'enfant devant lui est bouleversé. Toutefois, le garçon espère encore que son ami ne fera pas « le grand voyage vers les fours crématoires », qu'il sera sauvé par son désir de fonder, en sortant de Terezín, une société d'amour envers son prochain et de solidarité. Chez Desnos, ces propos ont été les siens, ceux du révolutionnaire surréaliste qu'il est resté malgré tout. Il s'exclame, tout comme l'avait fait Theo Kornfeld : « Dire NON au mal ! »

⁵ Quelques semaines après la visite de la Croix-Rouge, le ministère de la Propagande tourne sur les lieux un film, terminé peu avant la fin de la guerre et jamais montré dans les pays des Alliés. Un extrait peut être visionné sur <https://www.youtube.com/watch?v=OlIMAJF3kic>

La fièvre et le délire s'emparent du poète. Avant de mourir, lui vient à l'esprit l'assassinat infâmant de García Lorca, en août 1936, par la milice franquiste. À Terezín, une seule échappatoire existait encore, la passion pour l'art, qui aidait à oublier l'instant présent. En chantant le Requiem de Verdi, les prisonniers savaient qu'ils récitaient leur kaddish en italien, au lieu de l'araméen.

Desnos n'a plus que quelques heures encore à vivre quand un étudiant tchèque — Josef Stuna, qui n'est pas un personnage imaginaire — parcourt les listes de prisonniers et tombe sur le nom du célèbre poète français qu'il trouve à l'article de la mort.

Lacamp n'aurait pu choisir meilleur titre pour son livre sur la mort et la perte de l'individualité que le vers suivant, tiré du poème « L'homme qui a perdu son ombre » (*Fortunes*) : « Ombre parmi les ombres, nombre parmi les nombres. » De nombreux extraits du texte de l'auteure auraient mérité d'être cités, souvent des envolées lyriques accordées au diapason des poèmes de Desnos. Ou encore les mots qu'elle fait dire à Desnos, par exemple : « Ce qui est pire que la mort, c'est la perte de la liberté. » Dans son essai, l'auteure a réussi un dialogue d'une rare intensité et d'une exceptionnelle sensibilité sur les derniers jours du poète. Tout au long de son livre, Lacamp a accepté le rôle de celle qui reçoit des messages de l'au-delà, comme l'avait fait le médium Desnos quand il transmettait à Breton, Ernst, Aragon, Crevel et les autres ce que les esprits venaient de lui communiquer. Au lecteur de se laisser séduire par des phrases comme celles-ci : « Au petit matin, tu as pris la route buissonnière vers un nouveau lieu sans verrou. [...] Puis ta tête, imperceptiblement, a glissé. »